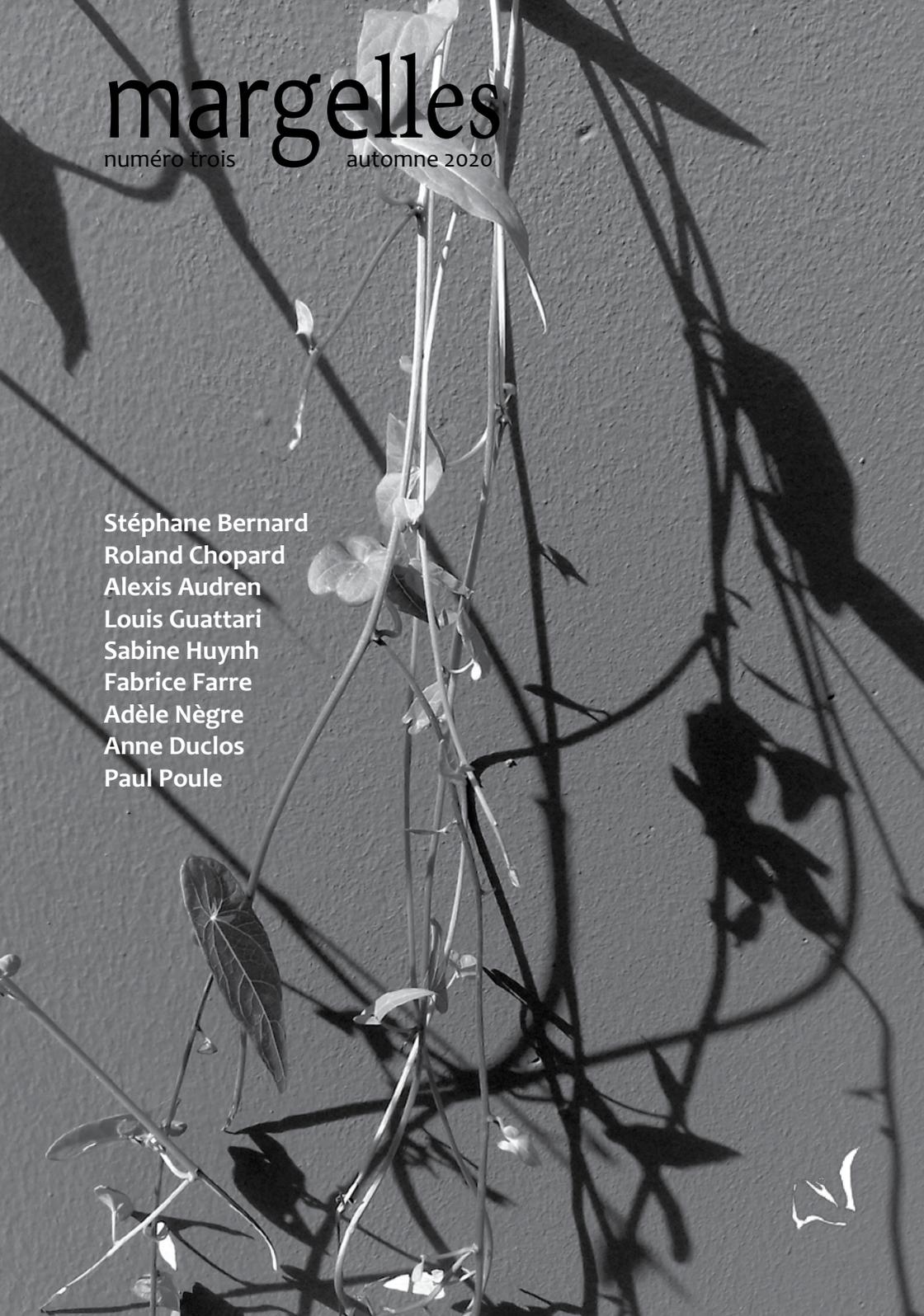


margelles



numéro trois

automne 2020

Stéphane Bernard

Roland Chopard

Alexis Audren

Louis Guattari

Sabine Huynh

Fabrice Farre

Adèle Nègre

Anne Duclos

Paul Poule

*Si chaque jour
tombe dans chaque nuit
il existe un puits
où la clarté se trouve enclose.*

*Il faut s'asseoir sur la margelle
du puits de l'ombre
pour y pêcher avec patience
la lumière qui s'y perdit.*

Pablo Neruda, *La rose détachée et autres poèmes*,
Gallimard, 2004



Comme pour les deux premiers numéros de cette revue saisonnière de poésie et de littérature, initiée et portée par Bruno Guattari. Éditeur depuis le printemps 2020, nous avons délibérément fait le choix d'associer des écritures aux tonalités différentes, tantôt graves, tantôt joueuses, douces ou incisives. Aussi, parmi les auteurs et les photographes qui ont bien voulu nous confier leurs travaux, plusieurs générations se croisent, plusieurs tonalités se font entendre sans toutefois produire de cacophonie ni de vacarme. Au contraire, que l'on y prête attention, ces voix singulières semblent se répondre de loin en loin.

Ainsi nous sommes toujours étonnés de constater qu'une fois réunis textes et images, dans la succession des pages, et donc des univers, finissent par produire une sorte de tissu plutôt que de simples strates.

A l'occasion de cette troisième parution de margelles en cet automne 2020, pour ce qui n'était jusque là qu'un support numérique, diffusé gratuitement, il a été fait le choix, tout en conservant la version dématérialisée, d'imprimer les trois premières saisons. Nous espérons que l'objet physique intéressera de nouveaux lecteurs et trouvera ainsi d'autres voies de circulation.

Sommaire

<i>Ouverture (avec Pablo Néruda)</i>	p. 1
Stéphane Bernard / <i>Poèmes</i>	p. 4 - 11
Anne Duclos / <i>Défense de pauvreté [extraits]</i>	p. 12 - 19
Adèle Nègre / <i>Dazzle yields to a clarity</i>	p. 20 - 27
Fabrice Farre / <i>Sauf</i>	p. 28 - 33
Alexis Audren / <i>Cinés-Phrasés (considérations 1)</i>	p. 34 - 39
Louis Guattari / <i>Précieux instants de jeunesse</i>	p. 40 - 49
Paul Poule / <i>Un monde jaune et orange</i>	p. 50 - 55
Roland Chopard / <i>Progressions en cours [extrait]</i>	p. 56 - 63
Sabine Huynh / <i>détache les fleurs de l'ombre</i>	p. 64 - 81
Les auteurs	p. 82 - 83
Comme dit Arthur Rimbaud	p. 84

Crédits photographiques

Anna Agostini : 4-5, 50-51

Louis Guattari : 40 à 49, 82-83

Adèle Nègre : 1^{ère} de couv., 34-35, 64 à 81

P.A. : 1, 2-3, 12-13, 20-21, 28-29, 56-57, 84, 4^{ème} de couv.

Conception graphique : P.A.

(ISSN en cours)

Bruno Guattari. Éditeur

Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne

e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com

site : brunoguattariediteur.fr



Stéphane Bernard / *Poèmes*

Talisman

Nous passerons
comme le brise-glace

toujours habités

les machines tremblantes
et la coque refroidie

mais la volonté ardente

frayant une route
dans l'inhabitable champ blanc.

Changés

Autre corps
dans ton corps, peu à peu
je t'ai changée.
Tes yeux.
Les yeux que
je croyais qui (ça au moins)
ne changeaient
jamais.
Du début à la fin.
Jamais.
Ils sont en toi un peu
changés.

Miracle

Ce bleu d'hiver
qu'irradie
un soleil

d'or aveugle
l'air immobile
mord

un chien court
traverse la rivière
courant

le prodige dure
le temps
que la glace cède.

Le livre reçu

Je coupe les pages.
J'ouvre le texte à mon regard.
D'un ongle j'en gratte le bord.
Je fais pleuvoir les rognures blanches.

Je pense à l'été.
À l'exposition solaire qui brûle encore.
Je gratte ma peau.
Elle tombe en poudre. Encore.

Méditation debout

On se recueille quand on marche.

On fait « régime de silence », oui
mais aussi je veux dire : on agrège,

on consigne parmi la complication
des rapports les segments significatifs.

Dans le silence méditatif assourdissant
on cherche un sens à l'histoire.

Mais parfois marcher déçoit,
n'est qu'un mardi gras de pensées,

une polyphonie dissonante de considérations
qu'on promène : on laisse pisser ce chien,

et mille fois le même chemin pratiqué,
mille fois le même chemin varie du tout au rien.

Aigle

Toute la parole dite, même gravée,
n'est qu'un souffle à peine piqué de
pensée, du vent, mais de celui qui,

à l'occasion plus franc, amasse à tes
angles, congères, des ombres d'aigle
très blanches sur ta route plus noire.

Les stratèges

Nous qui acquiesçons à la lumière des étoiles
comme sous la paume d'un dieu, apprenons,
obstacles de leur flux, que les rayons belliqueux,

par notre interlude de chair, nous révèlent
à nous-mêmes comme les êtres
que les sens qu'ils font naître angoissent.

Ni malignes ni bonnes, elles nous ôtent
à la nuit lente, par ce désir de l'abîme
qui nous ouvre au chemin qu'on leur rend.

Soluble

Tout
me rappelle
tout.

Je regarde
les choses, c'est moi.

Je ne quitte plus.

J'agrée être où que j'aïlle et vienne.

Et si j'ai dans l'idée que je me noie,
l'eau,

c'est moi.

Peau du monde

Les hommes font de la peau. De la peau sur eux-mêmes, de la peau sur le monde. Le poète ou penseur de lui-même pèle. Pèle l'homme,

pèle le monde. Dehors j'entends la peau du monde chanter la peau. Ma voix, pelade, quand elle tombe, comme neige n'émet aucun son.

Ver

Veine d'homme égarée hors le corps et qui luit dans le chemin.

Et qui tour à tour rétractée, tendue fait sa route

jusqu'à l'abri d'herbe et de terre grasse.

Comme fait l'homme

qu'elle semble fuir,

à qui elle retourne.

Un point à l'horizon

La mort nous quitte. Avec elle le sens. Nous nous séparons, simples côtes sans l'onde ou la chair par où les lier.

Je veux dire : la mort physique nous quitte.

J'ai trente-huit ans. J'ai connu le contact d'un seul front glacé. Un seul faciès de marbre baisé pour dix corps rendus sans les voir.

L'angoisse polie par l'habitude du côtoiement des morts reflète, je crois, ce que vous nommez peut-être vérité.

Telle est la lueur due au charbon de la mort, et que l'on perd, et qui nous quitte.



Anne Duclos / Défense de pauvreté [extraits]

impossible de prouver qu'il n'y a pas une différence
 impossible non plus de prouver qu'il y a une limite finie
 marcher à l'extérieur expulser non pas les choses
 et les êtres mais l'intérieur ne reste qu'un processus

*

impossible de trouver les ressources
 impossible car c'est la définition de ressources
 impossible car c'est la définition d'impossible
 ce qui ne se trouve pas
 ce qui ne pourvoit pas

*

Besoin de :
 besoins

Ferment de tout ce qui empêche, ce qui entraîne, ce qui
 entre quand rien ne sort
 rien entre
 Ce qu'il y a entre :

			tout ce qui reste donc
			tout ce qui reste
les restes	=	le reste	

Besoin de :
 ressources

ressource est le mot qui fabrique des restes

*

- Nous sommes dans un carré, nous nous aimons, vaste
 pense-t-on alors. Rien n'a été inventé, et pourtant, ce carré
 sur une terre, ronde pense-t-on

- Les mains invisibles dans le noir. Jointes ce qu'avec leurs
 cornes font les bêtes qui tracent les lignes dans le sol.
 Cornu, cornu ! on se moque sur son passage. Nous étions,
 personne ne le pensera

- Demain il y aura encore les oiseaux, les mouches, même
 une mouche le sait.
 Toucher un corps.
 La terre rendue collante, ce qui nous rend, nous rendra, qui
 le rendra

- Tu penses encore à moi ? Les comptes ne sont pas faits,
 il n'y a eu que trois pluies dans mon seau vide. Ils doivent
 mener paître et non creuser. Bien sûr, chaque nuit je pense
 à toi

- Ni élever de murs.

- Il n'y avait pas de portes, ces étrangers sont-ils des enne-
 mis. Si oiseaux ni mouche ne
 Viennent à moi tous les petits. Les autres seront mangés.
 Je mangerai et serai couvert de ces mouches qui sont tes
 souvenirs
 Quand ronde. Dormant maintenant tous ces oreillers, leur
 forme, chaque encore nous pensons.

*

une joie possible sans jugement

sombre naissance

souvent d'une certaine chose

ensuite il y a la marche. Cela revient à découvrir cette terre.
Au contraire il y a

des bruits immobiles qui enfouissent. Rien à croire. Qu'y
aurait-il à faire de l'utilité ?

elle tourne comme condition de mortalité, impérieuse
puisque sans cela

rien

n'est plus possible d'aller comme ignorant même les no-
tions de connu et d'inconnu

une cellule s'il n'y en a qu'une n'en est pas une

dans une forêt premier étage sous le deuxième sous le
troisième et la lumière

en souvenir de la nudité des sols tout ce qu'il faut

pour exister

*

- En plusieurs parties comme un corps ou une équation. Puisque égal définit une unité. Ou reconnaît ? Chatte ses petits comme nombres premiers.

- Triste quand les choses se cassent, tiens les. On ne peut jamais éliminer les pronoms parce que jamais les êtres. Les bruits égrenés à l'oreille lorsqu'il fait nuit sans rupture pourtant.

- Alors que rien n'a jamais été officiellement séparé. Certains croient que les actes seuls, mais une disposition du regard est un acte. Rompre l'échine courbée lorsqu'il fait nuit et jour pour que cassent encore.

- Cellules séparées les unes des autres.

- C'est incompréhensible bien que les mots et les images fassent ainsi. Pourquoi il ne dit pas : ne regardez pas la route. Il ne le dit pas. Ne peut. Le soleil a prévenu de son arrivée. Toute déperdition.

*

rivages ports vivres
garder tant de chaleur tant que sur les plaines
possession tant que la mer a retiré

tous noyés sous des étendues

depuis l'existence du vide

se propage pourtant
une force d'imitation
qui permet peut-être
la cohésion de la matière
malgré les combinaisons de caractères où vivre

Ce qui ne vit pas pourrait dire : le vivre
N'y pensent pas ceux
qui ne pensent pas que ce qui ne vit pas ne peut pas dire

garder la chaleur, possession sur les étendues
il n'y a que ce qui ne parle pas
dans ce qui parle tout a disparu

ce qui parle garde la
chaleur dans l'étendue
les vivres

Il est inutile de leur parler
n'est pas un ordre. Puisque l'impératif
suppose le désordre.

*

- La pierre sous les corps des animaux vivants. On recherche les lits anciens des rivières. Pour leurs profondeurs on a tracé et retracé comme si tout ne pouvait être que regroupement

- Rien n'est hors de ce qui est hors.
Sortir et rejoindre, chaque chose fausse son échelle. Garde les yeux et les mouvements

- Repérés et signalés mutuellement, chaque chose dans la configuration des choses, comme si

- Un besoin physiologique pour beaucoup d'êtres vivants de liens avec leurs semblables.

Besoin qu'un mot rejoigne d'autres mots.

Besoin de recourir

- Recourir aux besoins. Autant par ses amas que par ses plus fins filaments



Adèle Nègre / Dazzle yields to a clarity

...

Dazzle yields to a clarity and we observe,

*And observing is completing and we are content,
In a world that shrinks to an immediate whole,*

*That we do not need to understand, complete
Without secret arrangements of it in the mind.*

Wallace Stevens, « Description without place », *Transport to summer*, in *The Collected Poems*, Vintage Books editions, ew-York, 08.2015. p. 359

...

Là où l'aveuglement éclaire si bien que nous voyons,

*Et voir est accomplir et nous voici contents
Dans un monde qui se réduit à un tout immédiat,*

*Que nous n'avons pas besoin de comprendre, accompli
Sans que l'esprit y mette le moindre arrangement secret.*

Wallace Stevens, *Description sans domicile III*, Unes, p. 49, traduction de Bernard Noël

Dazzle yields to a clarity...

l'éblouissement produit une éclaircie
en pensée aussi subite
qu'un foudroiement pas très loin de la tempe.
Le frêne sinue plus nerveux qu'à l'ordinaire.
Des centaines de boutons d'anémone pantelants sur les tiges
comme au bout de piques.
Dans l'herbe serpente un frisson.
L'éclair siphonne et accomplit l'image topique
la vivante image à l'implacable seconde près.
Un étant donné aérien à la matière.

Boutons floraux
tremblants sur leurs ailettes
au sommet des hampes ou des lances -

mais alors la fleur au fusil, mais alors
(Uccello pour la décomposition du mouvement
sur un fond noir les faisceaux de dards
et de haies démultipliés, la clarté des robes et des étendards) -
sont-ils prêts à l'assaut ou au décollage.

La hampe, ce vecteur, oriente l'attente
à la seconde zébrure, d'une poussée éclairante.
C'est pâmée que j'invoque l'ultime soulèvement.

Puis
que s'invente - sans supercherie, des vérités
jointes en bouquet affolant - l'axe innombrable.

Des sommités papillonnent. Des hampes détonnent.
Elles s'envolent. Sensation de fraîcheur accrue dans l'axe de ces
étêtées girandoles.

Où je fus de ces girandoles de soufre
étêtées éventées
sous un jour couleur d'aimant

à l'instant précis
stationnaire
où quantique s'éclaircit

l'onagre poudroie finement

C'est la voûte étanchée
qui fournit le motif à l'envoûtement.

Entrée dans l'occultation du tilleul - éclipse
encore - je réalise assez vite le miellat

et mieux

le bouquet soufré de l'artifice au départ de l'allée.

L'orage prévient l'orage.
Pieds et pierres - pieds comptés dans les éclats de coupe
d'une même gravière extraits

en courant
je l'écoute luire avec mes doigts
cette fois-ci le tilleul est l'attraction

il gravite autour d'un noyau où roulent des tonnes
d'onagres
et les jaunes s'attirent

Ou bien le chèvre-pied fantasque éparpille
soudainement les bouquets.

L'allée, c'est la phrase lessivée, revient
comme vierge de sous les sapins.
Perrine et blanche. Comme en panique.

Le son est en partie absorbé par l'atmosphère.
Le sens luit. Résidus des pollens, des coulées.

Pour calculer la distance de l'orage à vous,
il y a la règle des trois secondes.
N'allez pas laisser entendre que vous l'ignoriez.

Une branche a bougé. Des ramifications entêtent :
où iriez-vous leur échapper ?

Je piétine. Il y a au centre de l'allée
un rituel de soufre qui encercle l'air.

Décharge électrostatique
- c'est une question de différence de potentiel
électrique entre zones -
suivie d'une dilatation explosive du plasma

Dazzle yields to a clarity...

Le son lui en partie absorbé par l'atmosphère est plus lent.

Dans l'allée - dans la phrase aveuglée assourdie -
si près du fracas de la disruption puis de l'expansion
s'accomplit ce qui frémit dans l'air, s'éclaire puis s'ébruite.

L'oreille axiale perdue
de bas en haut
depuis l'éclair.
Et trois ou quatre pierres
roulant dans l'allée
malgré ma précaution

comme trois ou quatre dés roulant sous la main
lors de secondes qui précèdent le tonnerre

ce sont trois ou quatre pierres qui l'éveillent.

Mesure de prudence
à vertu constrictive.
Pas un faux-pas.

N'est-ce pas la vibration atone
de la fine colonne osseuse
qui semble propager le son
et son tumulte ?

Il y a un vertige dans les parterres.
La couleur donnée par l'intermittence
des revers. Un gradient de température.

Des blancs régissent les verts
plus pâles par accès sous l'opulence
de gris, la fêrue des anthères, la
dissémination poussiéreuse.

Laquelle à force de dépôts infinitésimaux
donne sa couleur au monde.
À l'éblouissement son pendant de matité

- le monde s'accomplissant, il n'est que d'observer,
partout, cette application à recouvrir -.
Je me perds dans la phrase et je cherche les mots
qui feront le monde.

Je trouve à partir de pierres sonores
qui s'insinuent dans le décompte
la distance approchée de l'orage qui hante l'éblouissement

- le mouvement instantané de clarté -,

je trouve un son. Là le monde m'est donné
fragmentaire et sonore.

Descendant l'allée qui est cette phrase perdue -
de sens obstruée - avec pour unique motif la répétition
mais sans aucun objectif
- et pourtant j'admets cette application à recourir,
comme toute vie, à la vie -
vois la fleur, vois jusqu'au pied fourbu
qui défleurit, royal.

Je tourne en rond (l'allée circonscrit l'orage). L'orage
tourne en inconnue
incalculée.

Il n'y a aucune limite, ni au jour ni à dire,
- c'est-à-dire : il n'y a ou il y a, quelle différence ? -
puisque l'éblouissement est la conjugaison
des moyens - des ressources -.
L'onagre n'a pas d'âge.



Fabrice Farre / *Sauf*

I

Suspendu on la voit se faufiler parmi ses semblables
entre les têtes et dos fuyants d'un groupe arrimé à
l'envers, sous la face de la barrière, devant la fenêtre.

Il a plu.

Elle s'est extraite du monde petit dont elle garde le reflet,
distraite ou jalouse, une larme seule l'a réduite.

II

Les niches pleines de soleil s'incurvent, là les morts
veillent les vivants, entre les murs d'une maison
au bord de la route errante. On rapporte de l'étang
ces langues brunes de roseaux et l'étaupe des marais
sans embarcation prête une allure humaine à tous,
à l'heure quotidienne que veillent les morts encore.

III

Maintenant, une moitié se souvient, l'autre oublie
le blanc de la robe, du temps, puis le noir fidèle
trait d'erreur dans le cœur, absorbe la lueur, pousse
le doute aux trousses. Une moitié oublie, l'autre non,
quel fruit est présent dans la coque, quelle eau, quelle est
la forme du vide qui cogne à l'intérieur de la boule de bois.

IV

Le jour pointe tout près de nous, amassé contre les volets
entrouverts. Il brûle de l'oubli que nous retrouvons en
dormant, séparés de corps mais retenus par la charnière
d'un sentiment semblable à ce jeu intime qui nous pousse
à nous taire. Nous voilà touchés par l'idée coupable d'être
sans avoir : l'unique fêlé constaté sur l'épaisseur du blanc.

V

Nous l'avons traversée, cette forêt, parfois pendant
la tristesse tue, parfois lors d'une joie aussi haute
que les troncs centenaires. À présent, sa masse
obscur nous observe, nous avons quitté toute attache,
dans la grande ville lointaine, et notre nature est nulle
part. Le long cri des terribles échassiers nous rappelle.

VI

Le jour suivant brûle la voûte où nous étions revenus,
tournant le dos au présent ou peut-être à ce que nous
refusions – Un corridor intérieur au belvédère, nos enfants
que nous fûmes à courir à toutes jambes sans jamais penser.
Éblouis aujourd'hui, mais par quel temps, comme la pierre
sur nos têtes, nos mains sur nos yeux jetaient l'obscurité.

VII

Jamais je n'ai mieux été que toi-même,
oubliant une brève vie pendant le temps
qu'il faut au néant pour l'éclairer. J'ai prononcé avant
toi des mots qui m'auraient révélé moindre, plus
infime entre les trois silences de deux cailloux alignés.
Le bruit de toi se surprend à être le bruit de l'autre.

VIII

La fin dans le continuum, la rupture à vrai dire,
l'averse dans le cœur d'été, l'ouragan fils de l'émotion
et tout semble tout à coup effrayant. La bouche proche
de la joue me chuchotait. Un souffle chaud faisait
frémir les buis plantés sur le chemin incliné. Au pied
des arbres émondés, les jardiniers aux mains jaunes
rassemblèrent les défaites sans couleur. J'aurais dû
répondre à son intention, lorsque je fus murmuré,
sans attendre. Mais on ne regrette pas,
on se tait et on dit que c'est guérir.

IX & X

Le sabot frappe la pierre, le son se répand inaudible
jusqu'au midi. Nous tournons la tête de ce côté, sans
savoir, vieillissant d'un jour de plus quand naît enfin de
l'air chaud un troupeau entier qui déborde la raison : les
pierres roulent, le gardien de moutons vacille, la mer laineuse
presque grise blanchit le ravin au-dessous des buissons
→ d'acacias.

Et les épines dans les feuilles, au-dessus du muret obligent
à baisser la tête, sans doute pour se protéger mais davantage
pour arriver le corps en prière dans le soir rose avant le
plein jour. Les pierres s'écroulent, les entendre au loin
ranime les pas d'ici, et d'elles le troupeau se détache,
regagnant la part du ciel d'un souffle proche du repos.



Alexis Audren / *Cinés-phrasés* [1]

1- Considération de la mort

(avec *Tanatopsis* de Ed Emshwiller)

noir et battements - cœur / pouls, la chambre sourde
 revient
 anéchoïque au crâne, noir dans le noir,
 avec une folie déjà dans le possible -
 un homme tête baissée et l'œil, la veine occipitale saillante
 blanc pour une moitié de face / bouche fermée / pincée
 et un autre plan : l'œil encore
 soudainement relevé, enserré dans ses paupières
 recommence
 son phrasé du regard
 prêt à ponctuer / des discontinuités :
 le clap de la prise, un *archifilm*
 clignant avant l'événement ; ce quelqu'un qui entre dans la
 chambre de l'homme / de la bobine /
 la chambre intérieure, entre noir et noir, la chambre obscure du
 crâne et du film

maintenant le visage
 au milieu cadré

puis l'œil / seul l'œil :
 le gros plan sur l'œil unique
 basculée
 l'image en avant
 une main dans le noir, droite à l'horizontale / une ligne, un bout
 de bois
 et la main, la main multipliée
 toutes les mains bientôt dans la main / distordues par le son / les
 stries
 cette scie à métaux dans la bande, le montage déjà dans les yeux

la main continue, s'étoile et dissémine :
 main de phalanges étirées, grinçantes sous l'intensité
 s'accroissant / se propageant dans la basse / sourde, la vibration
 de l'angoisse, les doigts
 sortis de leur peau, chrysalide sonore dans

cet étirement glacé

le rassemblement en doigts, l'étoilement des deux membres
 serrées comme un mur ;
 un radiateur de chair tourne en cercle et blanchit
 brûle et s'occit presque dans l'étendue
 de sa vibration

et l'œil encore, toujours: sa ponctuation mais / l'homme fixe
 face au tremblement, l'épilepsie du mouvement, ces saccades de
 bras

les deux mains se rejoignant / jouant leur

écart

éclatées, virevoltantes en une danse sans visage
 – *touché-traversant*.

et maintenant le corps tout entier :
 le corps et la tête de l'homme / dans le noir et ensemble
 le fixe et le rythme
 absolu à détruire la silhouette blanche et la bouche
 défigurée
 se fait un plan sur ce qui n'est plus bientôt que chair
 blancheur de l'écran
 un invisible dansé
 scie / battement du cœur encore
 parallèles suivant chaque organe
 le pied étiré



Louis Guattari / *Précieux instants de jeunesse*











Paul Poule / Monde jaune et orange

La vérité
 c'est que le monde est enfoncé dans le monde
 profondément
 Il se regarde
 ne se reconnaît pas
 Il est bien trop enfoncé en lui-même pour cela
 quelqu'un a enfoncé le monde profondément en lui-même
 quand il s'observe il croit voir autre chose que lui-même
 quelque chose comme de la vapeur qui s'échappe d'un fer à
 repasser
 La vérité est condamnée
 La vérité est dans la chambre à gaz
 La vérité est dans vos parcs à bestiaux
 dans vos abattoirs
 un bras dans le feu
 l'autre dans la bouche d'un chien castré
 qui mord pour compenser
 Elle dit :
 c'est pour rétablir l'ordre dans le monde
 Elle dit :
 c'est pour que le futur et le passé ne se confondent jamais
 Elle dit :
 c'est pour réduire l'injustice qui file le bourdon aux enfants
 En fait, elle essaie juste de déenfoncer le monde lui-même
 La vérité a sa verge dans un hot-dog
 les lèvres de son vagin sont un col roulé
 qui protège de la grippe ceux qui votent à droite
 Les extra-terrestres jouent au piano sur des cheesburger
 L'état demande aux croques-morts de maquiller en clown
 les cadavres dans les cercueils

pour faciliter le deuil des enfants riches
 La vérité est une hystérique
 elle se frappe elle-même avec des gants de boxe
 s'effondre
 saigne
 hurle
 puis exige qu'on foute en prison son adversaire
 La vérité doit se battre contre elle-même
 tous les jours
 Elle voudrait affronter le monde
 mais le monde est en lui-même
 enfoncé en lui-même
 comme un poisson qui aurait peur de l'eau
 comme un nourrisson encore rose
 qui tremblerait de peur et de haine
 devant sa jolie maman
 qui est en train de lui enfoncer son énorme sein
 rempli de lait
 au fond de la bouche
 La vérité a peur que le monde reste en lui à jamais
 elle a des maladies de vieilles personnes
 des maladies comme la folie et les pertes nocturnes
 des maladie vénériennes
 comme la barbe à papa et l'hémoglobine
 Les miroirs dans les films ne reflètent pas le monde
 ils reflètent la vérité
 si on cherche son reflet à soi
 assis sur son canap'
 en regardant dans un miroir qu'on observerait dans sa télé
 par exemple dans :
 une série
 un film
 ou un plateau tv

ce n'est jamais ni notre reflet ni celui du monde
que l'on observe
c'est parce que le monde est en lui
et que la vérité est dans une poubelle
au fond de laquelle deux clochards s'embrassent
sans amour
ce qu'ils aiment c'est l'argent
et surtout les banquières avec
de gros culs
des banquières qui possèdent
des dvd porno cachés dans leurs penderies
des banquières qui possèdent
des secrétaires congolais de 25 ans
avec qui elles peuvent partir
en vacances en Guadeloupe
pour se reproduire
Des enfants assassins s'embrassent
au fond de cette poubelle
ce qu'ils aiment c'est la drogue
la goa
et les flics qui bandent en regardant la pluie
tomber sur des donuts
à la fraise
La vérité affronte la vérité
Les policiers mettent en prison les policiers
Les enfants tuent les autres enfants
avec des mensonges comme :
"mon père est le plus fort"
Le pape confesse le pape dans un rêve qui est vrai
- c'est à propos d'un abus sexuel
qu'il devra commettre avant sa mort
pour obéir au dessein de dieu -
Les prochains noyés du Titanic aimeront le goût du sel

et le froid des glaçons
Le monde est enfoncé dans le monde
en lui-même
retroussé à max
sa bouche touche
son anus
Tout est sournois aux alentours de Sneakyville



Roland Chopard / *Progressions en cours* [extrait]

1^{ère} progression
(Je)

1

face à la blancheur de la page, mes yeux s'entrouvent

et clignent sur la candeur de la surface, mais j'ignore
de quel temps je dispose pour l'assombrir et tenter
la génération d'un livre.

2

les premiers mots arrivent et

je ressens la portée d'un silence si naturel, je re-
prends mes esprits, et à la plus infime rumeur, je
fuis le (va)cillement, et dispose de tous les possibles
pour évoquer une poursuite.

2^{ème} progression
(Tu)

1

tu écoutes la voix qui frémit et cherche comment
progresser

dans ce nouvel espace que tu croyais abandonné,
tu épies les sensations qui s'étirent et tu cherches
l'aplomb qui éclipse les interdits.

2

tu te sens si fragile

parmi les soubresauts d'une voix à peine renais-
sante et tu corriges avec retenue les impulsions
aléatoires et les effets négatifs de l'errance singu-
lière d'un chant qui commence.

3

tu es encore perturbé

par tous les obstacles qui ravivent les troubles, dé-
rangent ta quiétude, affaiblissent ton ardeur et em-
pêchent l'ordonnance d'un rythme qui libèrerait un
souffle bienvenu.

4

outrepassant les peurs,

tu (p)ressens déjà le trajet qui s'amplifie, tu erres en jonglant avec les clartés entrevues dans une mémoire incertaine qui apprivoise pourtant des mots qui te surprennent.

3^{ème} progression
(Il ou Elle)

1

quand il ou elle aborde ainsi

cette zone qui se dépl(o)ie, il ou elle recueille les bribes et les travers(ées) de signes qui favorisent l'émergence et la (re)découverte de pulsions profondes mimées et transmuées.

2

pour dépasser tous les obstacles

il ou elle s'évertue à œuvrer dans la résistance d'une matière obscure toujours en devenir par une pondération inédite et obstinée de ses rythmes quand de tels troubles viennent échouer là.

3

faisant abstraction de la solitude nécessaire,

et loin des querelles, il ou elle demeure aux confins de profonds arcanes pour jouer avec les s(t)imulations, les fourberies intérieures, avec le hasard et les initiatives de fugues insondables.

4

s'écartant d'une pensée cartésienne pour aller vers

ce lieu si incertain qui propage un agrégat de sonorités en alerte, il ou elle analyse la pertinence de ces lambeaux épars, de ces traces aléatoires qui se dispersent dans la polysémie.

5

en fouillant dans les premières ébauches,

il ou elle décele alors dans les empreintes où la pensée se dérobe, des échos furtifs et des aléas qui se manifestent comme des appels téméraires à défier l'entendement.

6

face aux facéties du temps,

en abordant ainsi des fragments, il ou elle aurait tant voulu que ces séries de signaux encore bien lointains soient inscrites d'emblée dans une progression simple et définitive.

7

tout en évitant la peur,

il ou elle a l'étrange sensation de ne pas diriger l'insolite, de se répandre en pensées frivoles et en signes incertains, qui se faufleraient dans les interstices de l'amplitude des phrases.

8

il ou elle aspire surtout

à une (d)ébauche de style pernicious et revêche, laissant à d'autres les belles paroles, les dogmes opportunistes, les mornes procédés et les fioritures désuètes.

A black and white photograph showing a close-up of a hand holding a flower. The hand is positioned in the upper left, with fingers gently gripping the stem. The flower is partially visible, with its petals and stem in focus. The background is dark and textured, possibly a piece of fabric or a wall, with some light reflecting off its surface. The overall mood is intimate and artistic.

Sabine Huynh / *détache les fleurs de l'ombre*
sur dix photographies d'Adèle Nègre



Londres, jeudi 7 janvier 1993

marché d'antiquités du Camdem Passage d'Islington
Kevin W. y trouve un ravissant petit livre
imprimé par T. and A. Constable en 1908
Stories from the Ballads Told to the Children
de Mary MacGregor, illustré par Katharine Cameron
il m'offre ce livre « dédié à Doris »

l'école de filles où j'enseignais à Londres était dirigée par Doris P.
les élèves se moquaient d'elle dans son dos car elle était lesbienne
elle détestait les miroirs et dans sa jeunesse elle a souhaité mourir

les peintures de Cameron montraient des femmes esseulées

l'une fut condamnée à écouter les oiseaux derrière une fenêtre à croisillons
l'autre à s'enfoncer sans se retourner dans les arbres et les rosiers
d'une plaine sauvage d'Écosse
ou étaient-elles la même femme

et la Princesse Jean, longue robe blanche, cheveux rehaussés de peignes d'or
offrit à un mendiant une coupe de vin rouge

Buvez, lui dit-elle avec douceur, buvez, puis dites-moi vite
quelles nouvelles vous apportez de l'autre côté de la mer.

Londres, un jour ensoleillé d'avril 1993

mon mini plan « A to Z » dans la poche
j'ai marché pendant plus de deux heures et demie
de l'étang de Clapton jusqu'à Pimlico
direction la Tate Gallery
pour ma visite saisonnière
à deux de ses résidentes maudites

Ophélie sirène tombée d'un arbre
dans la vase d'un ruisseau en larmes
et la Dame de l'île de Shalott
condamnée à vivre
dans une tour, sans pouvoir
regarder par la fenêtre
la réalité en face



Tel Aviv, exactement vingt-sept ans plus tard

Adèle N. m'envoie de Cult des photographies en noir et blanc

dans son offrande de fleurs tombées espérant des mots pour les relever
j'ai revu l'appartement londonien où Yolande R. vivait avec sa chérie
où j'ai passé une nuit, en février 1993, après mon choc à la tête

perte de connaissance, brancard, Barts hospital, fuite
je ne savais plus rien
de ces mots déliés

Yolande m'a accueillie avec des tulipes sur une table de nuit en ébène

même si illuminent à jamais ce souvenir l'ivoire de son sourire
des pétales, de sa douce main blanche sur mon front brûlant
de sa chemise de nuit et des draps dans lesquels mon corps s'est coulé
enfin serein

rien n'a plus été régulier depuis ce choc
cette mort, cette naissance



dans l'abandon de la tour
une femme échappée d'elle-même
n'est plus visible

on dit que pour se calmer
elle s'attrista, les ciseaux à broder
près de la corolle de sa jupe

se répandant, un désastre de pétrole
en mer, elle sortit de sa tête
comme d'autres la moulent dans l'eau

elle saisit ses méandres chevelus
serpents gonflés comme la robe d'Ophélie
comme les doigts de Virginia —

femmes qui prirent leur propre mort
à bras le corps — et coupa ; dehors des fleurs
toujours en vie se voilèrent de lumière

après l'amour un épervier traça
des cercles dans le ciel ; la femme malade
d'ombres, sa robe en draps blessés, grava





les lettres H, O, N, suivies d'un N
ou peut-être d'un T ; avec un N
ce serait l'honneur, avec un T, ce serait la honte

avec un N, ce pourrait être l'honni
mais si le O est un A, avec un T
on pourrait hanter ; avec un N, c'est hanneton

ainsi jadis son amour l'appelait,
mon petit hanneton ; toucher les creux
laissés par ce qui a disparu

entre ses jambes les galets noirs
lisse et froide elle n'a jamais vécu
qu'absente, la rive l'a connue

longue et plate comme une pierre
tombales les fleurs de sa couronne
défaite, lourdes d'avoir trop bu

gisent, encore ouvertes
leur pâleur inconnue
leurs veinules et ridules, se navrant





et qu'importe si c'est un mur nu
parce que l'amour n'est plus
or voici des fleurs d'attente frémissant

dans le noir, translucides d'agonie
leurs ombres d'étranges ramifications
la douleur est fleur luisante aux folioles tessons

tranchants, regardez comme renversée
elle se marie à sa nuit
se déroband à sa naissance et à sa fin

dans un jardin sans histoire
le fatras au sol ne dit que douceur
comme si le fracas avait enfoncé

son tumulte dans le silence, cette chambre
égarée ; dans les yeux de la femme dérivent
des bouquets d'étamines, des forêts où se cacher

touffeur de ruche d'étoffe et d'insectes
aux corps ronds, comme la plus longue des notes
la lumière se fraye un passage



répondre au secret par l'étrange
plus encore, au fragile par la plénitude
à la captive en lui offrant son déploiement

à l'intérieur, l'intimité décuplée
des créatures s'invitent dans la vision
poisson moiré, coq couronné

sous la lune noire les tiges dansent
la femme aux douces mains blanches
détache les fleurs de l'ombre



Stéphane Bernard est né en 1972 et vit à Saint-Nazaire. A publié des textes dans divers revues : *N 4728*, *Dièrèse*, *Les États Civils*, *Verso*, *Magnapoets*, *Mauvaise Graine*, *PLI*, *Rue Saint Ambroise*, *Ce qui reste*, *Recours au poème*, *A l'index*, *Terre à ciel*, *Dissonances*, *Métèque*, *Realpoetik*, *Fibrillations*...

> [blog : une main est aussi un poing](#)

Anne Duclos est née en 1981 et vit dans le Sud Ouest de la France. Elle édite la revue [Derviche tourneur](#) et a publié dans *Terre à ciel* et *Sans confins*.

Fabrice Farre est né en 1966, à Saint-Etienne. De nombreuses revues, françaises et étrangères, ont accueilli ses textes, comme récemment : *Mot à Maux*, *La Piscine*, *T-B*, *Catastrophes*, *Revu la Revue*, *Traversées*, *Osiris*, etc. Une page Wikipedia est consacrée à l'auteur. n nouveau recueil, *Implore*, est à paraître chez Bruno Guattari. Éditeur à l'automne 2020.

Alexis Audren est né à Rennes en 1991. Il a publié dans quelques revues de poésie (*Remue.net*, *Terre à ciel*, *Résonance Générale*, *Paysages Ecrits*...). Son premier recueil *Comme on s'accroche à une bouche* est à paraître aux éditions Le Réalgar (2021).

Paul Poule (Kenny Ozier Lafontaine) est né à Fort de France, Martinique. Poète, plasticien, performeur et vidéaste. Comme auteur il collabore à de nombreuses revues (*Terre à ciel*, *Karbone*, *la Gazzetta dei Dipartimenti del Collage de'Pataphysique*) dont la sienne, *Jambon Klaxon*. Il a notamment publié *Billes* (2015) et *Fils de la Nuit* (2011) aux Éditions Maelström, ainsi que plusieurs livres d'artistes (*Vomir*, 2015, *Bulles et Miettes*, 2016, *Vierges Noires*, 2018). En tant que vidéaste, il a réalisé *Tar*, 2015 (portrait de Fernando Arrabal) et des documentaires au Brésil et à Cuba.

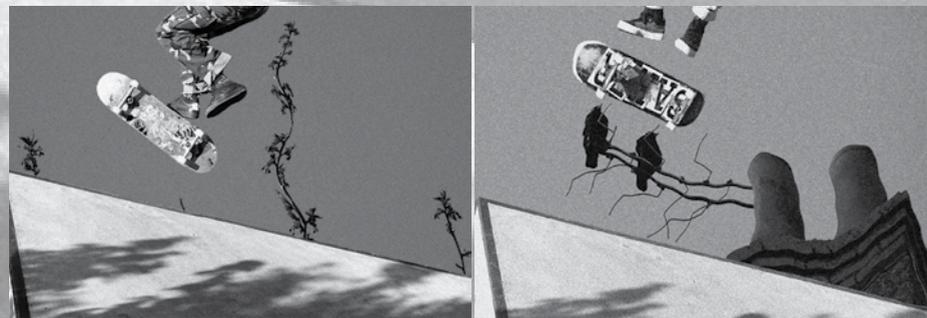
Roland Chopard, né en 1944, est le fondateur des éditions [Æncrages & Co](#) (1978), maison qu'il continue à conduire activement. Il a publié de courts textes poétiques dans quelques revues. Son premier recueil, *Sous la cendre*, éditions Lettres vives en 2016, sera suivi d'un second, *Parmi les méandres*, à paraître à L'Atelier du Grand Tétras au printemps 2020.

Adèle Nègre vit en Franche-Comté, écrit et photographie. Elle a collaboré à quelques revues dont *Babel Heureuse n°1 et n°3*. Elle a également publié chez Bruno Guattari. Éditeur, *Résolu par le feu* (2018), *Hortus conclusus* (2020). Un seul poème est à paraître chez ce même éditeur à l'automne 2020. > [blog](#) > [site](#)

Sabine Huynh est née en 1972 à Saïgon, au Viêt-Nam. Elle a grandi en France et a vécu en Angleterre, aux États-Unis, au Canada et en Israël. Elle est écrivain et traductrice littéraire. Elle a notamment publié *Kvar lo* (2016) et *Parler peau* (2019) aux éditions Æncrages & Co., *Avec vous ce jour là - Lettre au poète Allen Ginsberg* (2016) aux éditions Maelström, *En taxi dans Jérusalem* (2014) aux éditions publie.net, *Les colibris à reculons* (2013) aux éditions Voix d'encre, *La mer et l'enfant* (2013) chez Galaade éditions, et de nombreux livres d'artiste. Elle traduit actuellement l'œuvre poétique complète de l'Américaine Anne Sexton pour les éditions Des Femmes.

> [site : presque dire](#)

Louis Guattari. Sa pratique photographique, encore récente, engagée au hasard d'un séjour dans le sud de la France, s'exerce dorénavant régulièrement. Les portraits présentés ici ont été réalisés, pour l'essentiel, sur une aire de skate qu'il fréquente avec des amis. S'il manifeste une prédilection pour des scènes insolites ou ordinaires du quotidien, son intérêt pour l'image fixe et animée n'est cependant pas que documentaire ; il aime jouer de la fiction, comme en témoignent ses photomontages.



– Et le poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis,
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélie flotter, comme un grand lys.

Arthur Rimbaud, *Ophélie*, Poème III

⊥

Livres

Sara Oudin, *Quarante. et Un*, Poèmes, 2018
Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, Poème, 2018
Adelson Élias, *Ossements ivres*, Poésie, 2019
Marcel Dupertuis, *Les chambres*, Tome 1, Roman, 2019
Isabelle Sancy, *Paraisons*, Poésie, 2020
Fabrice Farre, *Implore*, Poésie, 2020
Adèle Nègre, *Un seul poème*, 2020

⊥

Revue numérique

margelles n°1, printemps 2020
margelles n°2, été 2020
margelles n°3, automne 2020

⊥

Cahiers [appareil]

Adèle Nègre et Anna Agostini, *Hortus conclusus*, 04.2020
Jean-Claude Terrier, *La crête, La faille*, 04.2020
Alexis Audren, *La phrase, cet élastique*, 04.2020
Julie Buisson, *Aube tracasse*, 04.2020
Martine Gärtner, *L'œil du cheval*, 06.2020



